

La Fugue

- Liam ! Reviens tout de suite !

Je pédale de toutes mes forces sans me retourner.

- LIAM !

Je laisse les parents crier dans mon dos. Je tourne au coin de la rue et accélère. Je ne sais même pas où je vais. Je vois flou, tout se brouille dans ma tête. Je sens le sac me taper légèrement les épaules tandis que j'appuie avec rage sur les pédales.

Je roule ainsi pendant plusieurs minutes à travers la ville. J'arrive au pied du vieux centre sans m'en rendre compte. Je descends mécaniquement du vélo et vais l'attacher à une barrière. Je m'aperçois que mes mains tremblent quand j'essaie de refermer l'antivol. Je retire le casque et le jette sur la selle avant de partir en courant. Je grimpe à travers la vieille ville sans faire attention aux ruelles dans lesquelles je m'engage. Le masque m'empêche de respirer. Je m'arrête essoufflé, au milieu d'une petite rue déserte. Les lieux me semblent apaisants. Je remarque que je ne suis plus très loin de mon coin préféré. Mes pas m'ont inconsciemment porté vers lui. Je continue mon chemin en marchant et soufflant. J'abaisse le masque pour prendre de grandes bouffées d'air. J'entrevois mon reflet dans la fenêtre d'une maison. Les cheveux clairs mal coiffés et le visage tordu de douleur, je ferais fuir n'importe qui. J'arrive enfin devant le portail du Castel Sainte Claire. Je le franchis sans m'arrêter et me dirige directement vers les escaliers pour monter dans les jardins. Les petites marches en pierre se séparent en deux chemins, au milieu des plantes exotiques. Je prends à gauche et monte jusqu'à la placette de gravier. L'un des deux bancs est occupé par un couple âgé. J'en rejoins un troisième plus loin, devant une rangée de plantes et face au paysage. Je m'affale dessus. Je rejette la tête en arrière et ferme les yeux.

Ma respiration se fait peu à peu plus lente. J'entends les piailllements des oiseaux dans les arbres. L'odeur des fleurs parvient jusqu'à mes narines. Quand je soulève de nouveau les paupières, un rayon de soleil m'éblouit. Je me lève, en laissant le sac sur le banc, et vais



m'appuyer sur la barrière devant moi. Je contemple la mer calme et le ciel bleu. La vue de la presqu'île de Giens et des îles au loin me ravira toujours. Je soupire et pose ma tête entre mes bras, sur la barrière. Si seulement je pouvais me contenter d'admirer ce paysage à l'infini.

Je passe une main dans ma poche d'un geste instinctif, mais je sais déjà que j'ai laissé mon téléphone sur le lit. Je n'ai pris que le plus important ; un carnet, un stylo et un livre. Aussi inspirante que soit la vue, je n'ai rien envie d'écrire. Et je sais d'avance que je n'arriverai pas à me concentrer pour lire. Mes parents auront eu ce qu'ils voulaient pour aujourd'hui : m'empêcher de faire de la littérature. Je rage à cette pensée et empoigne mon sac. Je le balance sur mon dos et pars en courant vers d'autres escaliers. Je monte encore jusqu'à quelques ruines et m'approche de la tour encore debout.

Pourquoi ? Ce sont mes parents, pas mes maîtres ! C'est ma vie ! Pas la leur ! Je ne veux pas faire de sciences. Je déteste les maths. Pourquoi tiennent-ils autant à me façonner à leur image ? Je ne veux pas être ingénieur ! Ni informaticien ! Ni médecin ! J'arrive au sommet de la petite tour d'un bond. Je laisse tomber le sac par terre et regarde vers le ciel. J'arrache mon masque.

- AAAAAAAAAAHHHH !!!

Je lâche tout ce que j'ai. Je n'avais jamais crié aussi fort de toute ma vie. Ma voix finit par se briser. Je me laisse glisser sur l'un des murets. J'ai mal à la gorge et je sens mes yeux se mouiller. Je revois ma mère jeter les poèmes que j'ai écrits au milieu de toutes ses factures sans même les regarder.

« - Réfléchis un peu Liam ! Tu ne pourras jamais rien faire de ta vie avec des bouts de papier ! Ok tu n'aimes pas les maths, mais tu peux au moins faire un effort ! Je ne sais pas moi, fais médecine, tu gagneras bien ta vie au moins ! Nan mais comment j'ai fait pour avoir un fils aussi amoureux des mots... Laisse tomber, il n'y a aucun débouché dans les lettres ! Pourquoi ne prends-tu pas exemple sur ton père ? Retourne réviser tes maths au lieu de pleurnicher comme une fillette ! »



Ma mâchoire se crispe et je tente de retenir les quelques larmes qu'il me reste. J'essaie de calmer ma respiration. Je me redresse doucement pour aller chercher mon sac. Je l'ouvre et en sors un carnet et un stylo. Je repose mes affaires à côté et mon regard se perd dans le vide. Ce serait vain. Mais je ne peux m'empêcher de penser aux paroles de mon professeur d'histoire qui m'avait conseillé de faire remonter le problème au proviseur. J'arrache une feuille et gratte deux mots sur le papier : « Monsieur, Madame ». Je m'arrête en plein élan. Une larme glisse le long de ma joue. C'est inutile. Parcoursup ferme dans deux semaines... Et j'ai laissé mon téléphone chez moi. Je ne peux même pas envoyer de mail. C'est trop tard... Je froisse la feuille avec colère et la jette dans mon sac. Je me lève et commence à tourner en rond dans la tour. Il existe forcément une solution... Je frappe dans le mur de pierre avec mon pied. Rien ne me vient à l'esprit. C'est un vrai cauchemar !

Je récupère le sac et dégringole les escaliers à toute vitesse. Je continue ma course et repasse derrière le banc où j'étais assis un peu plus tôt. Je descends une autre volée de marches. Je m'arrête brusquement. Je fouille dans mon sac-à-dos et en ressors un couteau suisse. Je n'arrive plus à contenir mes émotions. J'ouvre la petite lame et l'approche de mon poignet. Un chant d'oiseau attire mon attention. Je m'avance vers le bel arbre au tronc épais au sommet duquel il est perché. Finalement, je commence à graver dans l'écorce : « Un jour je serai ce que je veux être. Un jour je ferai ce que je souhaite faire. Un jour j'écrirai en toute liberté. »

Marie ÉVRARD